

Regard d'une Anglaise sur la société marocaine à la fin du XIXème siècle à travers son récit de vie

Mirada de una inglesa sobre la sociedad marroquí a finales del siglo XIX a través de su autobiografía

The view of an English woman on the Moroccan society in the end of the nineteenth century through her autobiography

Mohammed Saâd ZEMMOURI

Universidad de Tetuán

Facultad de Letras

Departamento de Filología Francesa

Recibido: octubre 2005

Aceptado: noviembre 2005

RÉSUMÉ

En 1873, Emily Keene, une jeune Anglaise, décide d'épouser à Tanger une importante personnalité marocaine, chef d'une influente confrérie (la Zaouya ouazzaniya), Sidi Abdeslam, le Grand Chérif d'Ouezzane. Elle restera avec lui toute sa vie, lui donnera deux enfants et sera enterrée au Maroc. Dans son récit de vie, intitulé *Histoire de ma vie*, publié en 1911, elle nous a laissé un important témoignage sur son mari et sur la société marocaine de la fin du XIXème et le début du XXème siècles. C'est son regard sur son époux d'une part et sur la société autochtone à cette époque que nous analysons dans cet article.

MOTS CLÉS: Représentations. Femmes. Religion. Société. Mentalités.

RESUMEN

En 1873, Emily Keene, una joven inglesa, decide casarse con una importante personalidad marroquí jefe de una influyente cofradía (Zauya Uazzanya), Sidi Abdeslam, Gran Cherif de Uezzan. Permanecerá con él toda su vida, le dará dos hijos y será enterrada en Marruecos. En su autobiografía, cuyo título es *Historia de mi vida*, publicado en 1911, nos ha dejado un trascendente testimonio sobre su marido y sobre la sociedad marroquí de finales del siglo XIX e inicios del siglo XX. Proponemos analizar en este artículo su mirada sobre su esposo y, por otro lado, sobre la sociedad indígena de esta época.

PALABRAS CLAVES: Representaciones. Sociedad. Mujeres. Religión. Mentalidades.

ABSTRACT

In 1873, Emily Keene, a young English woman, decided to marry an important Moroccan figure, chief of an influential brotherhood (Wazzanya Zawya), Sidi Abdeslam, the Grand Cherif of Wazzane. She remained with him all her life, gave him two sons and after her death was buried in Morocco. In her autobiography *My life story*, published on 1911, she left an important testimony about her husband and the Moroccan society at the end of the nineteenth century and the beginning of the twentieth century. In this paper we aim to analyze her views on her husband and the native society at her time.

KEY WORDS: Representations. Society. Women. Religion. Mentalities.

« Paris est la plus fascinante des villes, et on pourrait y passer des mois très appréciables. Cependant comme résidente permanente, je crains de ne pouvoir m'accoutumer à des villes comme Paris, ou même Londres. Je suis toujours heureuse de retourner dans mon pays d'adoption, bien que cela fasse s'exclamer mes amis que j'étais devenue très maure. Je ne peux être d'accord, car ma vie, ou plutôt mon mode de vie, a toujours été européen, et mon sens du devoir envers ceux qui mettent tellement de confiance en moi m'oblige à rester aussi longtemps que je le peux. »

Emily Keene, *Histoire de ma vie*

Introduction

En 1872 une jeune Anglaise découvre le Maroc où elle s'installe en tant que gouvernante d'une riche famille étrangère (les Perdicaris) résidente à Tanger et par l'intermédiaire de laquelle elle fait la connaissance d'un autochtone, pas n'importe lequel, un descendant du Prophète, membre d'une des familles les plus illustres du pays et chef d'une puissante confrérie religieuse.

Ce personnage très puissant et influent c'est le Chérif Sidi Abdeslam, connu aussi sous le titre du Grand Chérif d'Ouezzane. Attiré par la jeune fille, il lui présente une demande en mariage. Après quelques hésitations elle accepte de l'épouser, car elle le trouve attirant, sent de l'amour pour lui et, fait important, parce qu'elle remarque qu'il a des idées et des goûts européens. En se mariant les deux partenaires font dresser un acte de mariage, singulier et intéressant, dans lequel elle tient à stipuler les clauses garantissant ses droits et intérêts.

Ainsi commence l'aventure d'Emily Keene au Maroc où finalement elle va s'installer, où elle vivra tout le restant de sa vie, où elle mourra et sera enterrée. En un mot en acceptant de partager la vie avec le Chérif d'Ouezzane, elle décide de lier son sort à celui de notre pays dont elle fera sa patrie et dont les ressortissants en retour l'adopteront comme un membre à part entière de la société marocaine.

Nous avons eu la chance qu'Emily ait écrit un récit de vie intitulé tout simplement *Histoire de ma vie*, paru en anglais en 1911¹ et dont la version française a été publiée récemment.² Ce texte où elle narre sa vie aux côtés du Chérif est un document précieux présentant un grand intérêt pour les chercheurs qui s'intéressent à l'histoire du Maroc, étant donné les multiples facettes qu'il contient. Il présente un intérêt historique, ethnographique, sociologique, littéraire etc.. Une femme Anglaise qui a connu notre société de l'intérieur, y parle du Maroc, de la situation sociale, politique, des mentalités, de la religion, des mœurs... Elle nous livre une image de notre pays tel qu'elle l'a vu et perçu. Nous nous proposons ici de présenter une analyse du regard que porte Emily sur la société marocaine de la fin du XIX^e siècle ; il s'agit autrement dit de l'étude de la représentation du Maroc dans son passionnant récit.

¹ Sous le titre original de *My life story*. Aux éditions Edward Arnold, Londres, 1911.

² *Histoire de ma vie* par Emily Keene, Texte français avec introduction, présentation et annotations de Sidi Mohamed EL Yamlahi et Mohammed-Saâd Zemmouri. Publications du GREMENORD, 2001, Tanger.

1. Mariage d'une Anglaise avec un Marocain au XIX^{ème} siècle : quelques faits importants

Je voudrai avant d'aborder l'analyse de l'image que donne Keene de la société marocaine souligner un certain nombre de faits importants concernant l'auteur pour mieux comprendre ou cerner la personnalité de cette femme exceptionnelle au destin singulier.

Emily Keene épouse Sidi Abdeslam malgré l'opposition de sa famille. Elle accepte le mariage avec le Chérif d'Ouezzane en posant un certain nombre de conditions qui sont énoncées dans l'acte dressé par des notaires musulmans ; c'est ainsi qu'elle exige que ses enfants reçoivent une instruction, que le Chérif ne prenne pas une autre épouse, qu'elle puisse pratiquer le culte de sa religion, qu'elle puisse sortir librement, enfin qu'après sa mort elle soit enterrée dans son pays. A une exception près toutes ces clauses seront respectées. Il convient de souligner un fait notable, elle renonce elle même à une de ses exigences : avant sa mort elle exprime la volonté de se faire inhumer dans la terre marocaine qu'elle ne voulut plus quitter par amour et fidélité. Soulignons le fait que quand elle arrive au Maroc elle n'a aucune connaissance de ce pays qu'elle va découvrir et sur lequel elle accumulera avec les années de vastes connaissances. Autre remarque, Emily s'habitue à la vie dans notre pays et s'y intègre à un point tel que lorsqu'elle retourne en Angleterre (à deux reprises) et voyage en Europe, notamment en France, elle s'y sent complètement étrangère et avoue qu'elle ne pourra plus vivre hors du Maroc. Elle s'y sentira dépaysée comme dans un pays étranger. C'est dire le changement qui s'est accompli en elle ! Il faut ajouter aussi une possible conversion à l'islam, si l'on se fie à certains témoignages émanant notamment de membres de la famille.³

Autre fait important, immédiatement après son mariage, elle fait le choix *stratégique* de s'intégrer dans la société : elle décide en conséquence d'apprendre la langue arabe parlée pour appréhender et comprendre le pays où elle a choisi de vivre. Dans ce sens je voudrai souligner qu'elle a opté pour une *ouverture* sur la société, une *fréquentation* des autochtones, une *communication* avec les gens. Cette jeune Anglaise qui découvre un nouveau monde, va alors beaucoup observer, écouter, discuter, interroger. Autant de faits qui nous éclairent sur la personnalité de cette femme admirable à plus d'un titre. Cette ouverture sur les réalités de notre pays à partir de sa propre culture et de ce qu'elle est, sans arrières pensées, avec beaucoup de subtilité, de tact, laisse voir beaucoup de sympathie, de compréhension et d'intelligence.

Certes Keene voit et juge les choses du point de vue d'une Anglaise, de culture européenne et de confession anglicane. Aussi les idées qu'elle exprime à travers son récit et les jugements qu'elle émet convergent avec la vision des Européens. Cependant il existe des divergences entre sa façon de voir et celle de ces derniers, lesquelles sont parfois explicitées dans le texte. En contrepartie le traitement que réservent les autochtones à Emily montre que tout ce qui a été écrit de la part des étrangers⁴ sur les Marocains et leur attitude

³ Voir sur ce point notre édition en français du texte d'Emily. Fait contredit par le témoignage de sa sœur dont nous reproduisons une lettre en annexe dans notre livre.

⁴ Voir les textes de la plupart des Européens qui voyagent au Maroc tout au long du XIX^{ème} siècle. Ces textes renvoient ainsi à un contexte historique particulier, marqué par la méfiance, l'hostilité et les tensions résultant des convoitises européennes se portant sur le Maroc. Citons à ce propos le témoignage d'un voyageur très perspicace et objectif, contemporain d'Emily Keene et qui a bien étudié le Maroc, le Vicomte Charles de Foucauld dans sa *Reconnaissance du Maroc* (1883-1884) : « les cinq dixième du Maroc sont donc entièrement fermés aux chrétiens ; ils ne peuvent y entrer que par la ruse ou au péril de leur vie. *Cette intolérance extrême n'est pas causée*

hostile envers les étrangers est largement discutable, dénote des préjugés et ressort de l'intention polémique. Quand ils savent qu'ils ont affaire à des étrangers qui ne sont pas mus par des intentions hostiles ou malveillantes ou des arrière-pensées, les Marocains les ont toujours respectés, ce que montre bien, malgré un contexte comme on le sait très difficile, leur attitude envers une personne comme Emily qui témoigne elle-même dans ce sens à plusieurs reprises. Nous nous contenterons de cette citation : « aller où je voulais, était pour moi un grande satisfaction personnelle. Je n'ai jamais connu la crainte dans mon pays d'adoption, et je voyagerais partout avec un grand sentiment de sécurité. »⁵ (2001, 330)

2. Eclairage sur le texte d'Emily Keene

Disons un mot à présent du récit de Keene. Le texte a été écrit pour le lectorat anglais/européen auquel Emily s'adresse tout au long de son récit, l'identification du destinataire étant importante dans ce que les linguistes appellent les conditions du discours. Cependant il convient de souligner clairement qu'il n'entre pas dans la catégorie de la littérature coloniale. C'est à dire qu'il diverge dans son dessein et par son contenu, des récits des voyageurs européens notamment, nombreux à partir du XIX^{ème} siècle qui visitent le Maroc et qui écrivent des ouvrages dont la finalité ou la fonction idéologique consiste à légitimer l'entreprise coloniale. Ce n'est pas le cas du récit d'Emily Keene.

Pourquoi Keene a-t-elle écrit son livre ? Plusieurs faits paraissent motiver la rédaction et la publication de son récit : une aventure singulière qui mérite d'être narrée, une entreprise de justification –un plaidoyer *pro domo sua*– destinée aux Anglais ou Européens qui ne comprennent pas ou n'admettent pas son mariage, un besoin d'explication et de communication –l'auteur vise à montrer qu'elle est restée elle-même malgré tout ce qu'on a dit à ce sujet–, un besoin d'informer le lectorat européen sur la culture, les mœurs et les mentalités dans un pays musulman, le vœu de répondre à une demande formulée par des Européens et de satisfaire leur curiosité, le désir de donner enfin un témoignage sur une personnalité importante du monde musulman. Tels sont les motifs qui semblent sous-tendre le livre d'Emily Keene.

En écrivant son texte et en le publiant, l'auteur ne devait sentir aucune espèce de gêne ou de contrainte. Elle y aborde avec une entière liberté et franchise les sujets dont elle traite ; car les gens dont elle parle ne pouvaient la lire. Non qu'elle en dise du mal, le lecteur peut en juger lui-même, mais elle est dans une position où elle peut se permettre d'écrire sans s'autocensurer. Car, il faut le souligner, de par sa situation de personne étrangère de confession chrétienne, elle devait, pour ne pas heurter les susceptibilités et les

par le fanatisme religieux ; elle a sa source dans un sentiment commun à tous les indigènes : pour eux, un Européen voyageant dans leur pays ne peut être qu'un émissaire envoyé pour le reconnaître ; il vient étudier le terrain en vue d'une invasion. On le tue comme tel et non comme infidèle. Sans doute la vieille antipathie de race, la superstition y trouvent aussi leur compte ; mais ces sentiments ne viennent qu'en seconde ligne. On craint le conquérant bien plus que le chrétien. » Avant-propos, p XI-XII. Editions L'Harmattan, 1998 C'est nous qui soulignons.

⁵ Juste après la mort du Chérif elle dut voyager pour se rendre à Ouezzane, elle écrit sur sa situation et ses sentiments : « je faisais entièrement confiance aux Maures et la déférence continuelle que l'on me montrait partout me donna le courage nécessaire. » (2001, 318)

mentalités, observer constamment une grande réserve et prudence.⁶ Ainsi dans ce récit qui couvre la période allant de 1873 (année du mariage) à la veille du protectorat (1911, est l'année de la publication du livre), Emily Keene en même temps qu'elle raconte sa vie au Maroc aux côtés de son illustre époux et des deux fils qu'elle lui donne, nous propose un tableau de la société marocaine, voire maghrébine, telle qu'elle l'a connue à travers son entourage, les membres de la famille d'Ouezzane, les hommes et surtout les femmes de Tanger où elle réside, les autochtones des autres villes du pays où elle voyage souvent en compagnie du Chérif, mais aussi, seule.

Nous nous proposons d'analyser donc le regard qu'elle a porté sur notre société, de nous arrêter sur le jugement qu'elle porte sur un pays et sa communauté, à partir de sa vision d'Européenne. Nous nous trouvons ainsi devant une « culture regardante » et une « culture regardée » pour reprendre l'expression de Daniel-Henri Pageaux.⁷ Cela étant, force est de constater que la situation ou plutôt la position de Keene est très particulière : elle juge notre société à partir il est vrai de sa culture, mais comme son séjour au Maroc devient une résidence permanente et qu'au long contact avec les Marocains elle sera influencée par la culture des autochtones, sa vision sur les hommes et les choses évoluera profondément. Cette Anglaise qui lie son sort au Maroc, sera en effet marquée par son expérience de l'exil parmi les *Maures* dont elle adoptera partiellement certaines façons de voir ou de réagir. Nous sommes là devant ce qu'on appelle un phénomène d'acculturation, partielle, il est vrai. Ses compatriotes ne lui font-ils pas d'ailleurs souvent la remarque qu'elle est *devenue très maure*⁸ ?

Ainsi cette Anglaise tout en se sentant différente des gens au milieu desquels elle vit durant des décennies, adopte une attitude d'ouverture à leur égard, et cette situation de contact de culture l'amène à changer jusqu'à se sentir différente aussi de ses compatriotes et coreligionnaires dont le mode de vie par certains aspects va lui paraître étranger quand elle se rendra en Angleterre et en Europe.⁹ Voilà la position de Keene, qui apparaît très

⁶ L'auteur signale dans son récit quelques faits ou épisodes désagréables. Nous nous contenterons ici de citer l'épisode de l'éducation européenne qu'elle tente de donner à une fille (d'un premier mariage) du Chérif, Lalla Héba, et qui entraîne des réactions hostiles de la part de l'entourage, ce qui conduit Keene à faire marche arrière. Commentant cette expérience, elle écrit : « je n'ai jamais essayé d'imposer mes opinions aux musulmans. J'ai toujours répondu prudemment aux questions posées parfois sur des sujets religieux, et aujourd'hui encore, j'évite les polémiques de nature religieuse (...) » (Idem, 64) Sur ce point il faut souligner que Keene était consciente de sa position délicate d'épouse d'une personnalité qui, en tant que chef d'une puissante confrérie, était investie aux yeux de ses concitoyens d'un statut religieux et politique, ce qui l'obligeait, elle, à ménager les intérêts de son mari, en veillant à ce que sa conduite ne suscite aucune protestation ou réprobation.

⁷ Voir son ouvrage *La Littérature générale et comparée*, Edition Armand Colin, Paris, 1994. Pageaux y désigne par le concept d'imagologie, l'image de l'Autre ou si l'on préfère la représentation de l'étranger, c'est à dire l'ensemble des idées que nous formons sur lui. L'hypothèse de Pageaux est que l'image procède toujours du sentiment de la différence culturelle, qu'elle met en écriture l'Autre, suivant un code propre à une époque, à une société ou une culture, et qu'elle traduit essentiellement l'identité culturelle de celui qui la produit.

⁸ « Cependant comme résidente permanente, je crains de ne pouvoir m'accoutumer à des villes comme Paris, ou même Londres. Je suis tellement heureuse de retourner dans mon pays d'adoption, bien que cela fasse s'exclamer mes amis que j'étais devenue très maure. Je ne peux être d'accord, car ma vie, ou plutôt mon mode de vie, a toujours été européen, et mon sens du devoir envers ceux qui mettent tellement de confiance en moi m'oblige à rester parmi eux aussi longtemps que je le peux. » (Idem, 334).

⁹ Citons ses impressions et ses réflexions sur un voyage qu'elle fait en Angleterre en 1901 : « après des vacances de trois mois, je repartis avec les impressions de mon pays natal très différentes de celle que j'avais chéries jusqu'ici. Mes impressions étaient agréables dans un sens, mais je ne pouvais faire disparaître un sentiment

révélatrice des personnes qui se trouvent dans ce qu'on appelle les situations de contact de civilisations. Car l'*équation* –que le lecteur nous passe cette expression mathématique– que devait résoudre cette dame peut être formulée ainsi : comment demeurer soi et vivre au Maroc, comment rester soi et se faire accepter par les autochtones, comment s'intégrer et rester fidèles aux siens ou conserver les liens avec les Européens ? C'est à la lumière de cette remarque importante qu'il faut lire le récit de notre auteur et comprendre son état d'esprit.

3. Regard de l'Autre, regard critique

On ne peut plus se contenter des réserves émises habituellement vis à vis des opinions exprimées par les voyageurs et observateurs étrangers à l'époque dont nous parlons sous prétexte qu'elles émanent de personnes hostiles à notre civilisation, victimes de préjugés, impartiaux dans leurs jugements, prisonniers d'un ethnocentrisme plus ou moins conscient, animées d'arrière pensées intéressées (coloniales). Certes ces idées sont fondées, elles se justifient par la réalité.¹⁰ Cependant ce n'est pas parce qu'elles émanent d'étrangers à notre pays que les critiques doivent toujours être réfutées comme suspectes et dénuées de fondement. Nous devons aussi revisiter, relire notre histoire avec un regard critique qui doit nous permettre avec lucidité de faire une approche sereine, objective, loin des *a priori*, de nos réalités. Le fait que nos sociétés étaient *malades*, à l'époque où la volonté de domination s'étalait au grand jour chez les puissances européennes, qu'elles se trouvaient en situation de retard chronique, de déliquescence n'est pas une vue de l'esprit. Aussi si nous ne pouvons tout admettre dans l'image négative donnée de nos sociétés par les étrangers de l'époque et s'il est légitime de réclamer le bénéfice d'inventaire, il faut considérer ce qui dans cette image est important à relever, parce qu'un tel travail est nécessaire et salutaire pour toute communauté qui veut continuer à vivre, à se développer, à avancer en se renouvelant, en innovant, en dépassant ses propres carences. C'est pourquoi il nous semble important de prendre en compte et au sérieux, de valoriser ce regard de l'Autre sur soi comme utile et précieux, car il émane d'une *distance critique* qui a son prix, que nous ne pouvons toujours pas atteindre, même si une telle approche critique vis à vis de nous-mêmes est aussi recommandable que bénéfique.¹¹

Mais abstraction faite de désaccords sur beaucoup de leurs analyses et idées, la divergence essentielle que nous pouvons avoir avec les observateurs étrangers de cette époque porte d'une part sur les motivations et les fins qui régissent leurs discours et démarches critiques –c'est un fait qu'ils se placent d'un point de vue aux antipodes de la position qui prévaudra avec les ethnologues qui aborderont les sociétés humaines sous un

vague de frustration. » (*Idem*, 349). « Ce n'est qu'au cours de ce voyage que je pris conscience combien différent mon mode de vie apparaît à la majorité des Européens, bien que j'estime avoir préservé dans une grande mesure les manières et les habitudes d'une dame anglaise, et j'ai entraîné nombre de personnes à les respecter, et aussi beaucoup d'autochtones à les suivre de leur mieux. Je m'efforce de les imiter le moins possible dans leurs us et coutumes, et durant toutes ces années où je vécut au Maroc, nous n'avons jamais eu de conflit, aussi différents soient-ils à mon goût. » (*Idem*, 349). Voir aussi la citation en note 8.

¹⁰ Le lecteur pourra se reporter sur ces aspects, aux ouvrages de référence d'Edward W. Saïd, *L'Orientalisme*, Edition du Seuil, 1997 et *Culture et impérialisme*, Edition Fayard Le Monde diplomatique, 2000.

¹¹ Rappelons ici, l'utilisation à titre de procédé, du *regard étranger*, au XVIII^{ème} siècle notamment par Montesquieu dans *Les Lettres persanes* qui permet une mise à distance de soi par rapport à soi, afin de bien noter les travers et les ridicules d'un groupe social.

angle qui en facilite l'étude et la compréhension— et d'autre part sur le présupposé ou la thèse que les caractères négatifs des indigènes découlent d'une essence immuable, s'ils sont ainsi, c'est parce que c'est dans leur nature et qu'ils ne pourront jamais changer !

Cependant la femme dont nous analysons ici le regard qu'elle porte sur notre société à la fin du XIX et au début du XX ème siècles doit être rangée plutôt dans le camp des ethnologues et non dans celui des idéologues s'efforçant de justifier une quelconque entreprise coloniale, de même que c'est par des facteurs culturels qu'elle s'explique les traits des autochtones et non par une quelconque essence qui leur serait propre.

4. Un Anglaise observatrice et juge de la société marocaine

Epouse du Chérif depuis 1873, Keene vécut à ses côtés durant dix neuf ans. Elle a passé au Maroc quelque soixante huit ans. Quand elle publie son livre en 1911, elle se trouvait dans ce pays depuis environ quarante années. C'est dire que cette dame anglaise a connu très profondément le Maroc. Ses rapports avec ce pays et sa société passe au début à travers le Chérif. Parce qu'il est la personne qui vit près d'elle et incarne à ses yeux le Maroc ; il est le médiateur entre elle et la société ; il joue le rôle d'interprète, de guide et d'informateur. Nous ne visons pas dans cette étude à être exhaustif, mais nous nous limiterons à ce qui présente un caractère saillant et qui concerne d'abord le *Chérif*¹², puis les *femmes* comme groupe assez présent dans le récit de Keene et enfin la *société* en général.

1. Le Chérif

Emily semble avoir été fascinée par la personnalité de son époux, le Chérif Abdeslam d'Ouezzane. Avant son mariage, cette jeune Anglaise de foi anglicane a été impressionnée par ce qu'elle a entendu sur cet homme, objet d'une grande vénération de la part de ses coreligionnaires. En tant que chef d'une grande et illustre confrérie et en tant que descendant du Prophète, le Chérif est considéré comme détenteur d'une puissante *baraka*. Les gens viennent à lui comme on vient vers un saint.

Cependant un trait saillant de la personnalité du Chérif plaît à Keene qui remarque l'admiration de ce personnage pour l'Europe. Cet homme qui incarne l'islam confrérique ou maraboutique, paraît avoir des goûts et des idées européens. Il semble appartenir au sein de l'élite nationale à une frange alors très minoritaire de la population qui aspire à concilier tradition et modernité. Ainsi il est partisan de la modernisation du pays et de la société : ouverture sur l'Europe et sa civilisation, partisan de réformes, de l'éducation pour tous, de l'hygiène, de la construction d'infrastructures et de l'industrialisation etc..

De ce point de vue, le Chérif ne paraît pas représentatif de la société marocaine. En tout cas il est différent des autres autochtones. C'est ce que souligne d'emblée, dans son récit, son épouse qui met en relief à plusieurs reprises cet aspect. Le Chérif était « différent des autres Maures que j'avais rencontrés. » (*Idem*, 56) Il a des goûts européens, il admire l'Europe et a même envisagé d'y vivre.¹³ Il est tolérant et l'accompagne lui même à l'Eglise où il l'attend durant la célébration de l'office. Elle n'a jamais eu besoin de se cacher pour manger les aliments que ne lui interdit pas sa religion. Le Chérif est libéral et respectueux

¹² Le statut du Chérif, en tant qu'époux et être aimé et admiré, est particulier mais il demeure aussi un représentant de la société marocaine.

¹³ En raison des différends qui l'oppose au Sultan. Voir sur ce point (*Idem*, 67-68).

des opinions et des convictions d'autrui et sa devise est de « vivre et laisser vivre » (*Idem*, 76). Il laisse son épouse habiller leurs enfants avec des vêtements européens. A la différence de ses compatriotes, il n'est pas, confie-t-elle, superstitieux. Elle juge qu'il est « d'une intelligence bien supérieure » à celle des Marocains. Il est partisan de l'instruction des enfants (*Idem*, 146) et inscrit les deux fils que lui donne Emily dans une école française d'Alger. Il respecte les opinions de son épouse dont il suit généralement l'avis,¹⁴ surtout en matière d'éducation.¹⁵ Il soutient et encourage les campagnes de vaccination qu'elle organise. Il apparaît comme un ferme et efficace auxiliaire de son épouse dans ses efforts pour introduire des réformes dans la société autochtone et pour changer les mentalités, étant donnée son charisme et son influence sur les esprits. (*Idem*, 133)

Ainsi l'image qu'Emily nous donne du Chérif est très positive. Keene aime et admire son époux qui, en retour l'adore. (*Idem*, 69-70) Mais ce qu'il est important de relever, c'est que l'admiration qu'elle éprouve pour le Chérif découle de sa *différence* par rapport à ses compatriotes comme nous l'avons souligné et de ses *penchants européens*.¹⁶ Autrement dit, l'attraction pour cet homme semble relative ou proportionnelle aux affinités qu'elle note entre lui et les Européens. En définitive Emily apprécie un *Maure* qui lui paraît *civilisé* ou *européanisé*.¹⁷

Cependant le récit nous montre un autre visage du Chérif chez qui Emily relève des traits négatifs. En fait les relations du Chérif et de Keene passeront par deux phases distinctes. Une période marquée par un grand bonheur conjugal, une admiration réciproque et une entente profonde entre les deux partenaires. Elle durera du mariage (1873) jusqu'à l'été 1884, date qui constitue un tournant dans les relations des conjoints. Une crise éclate suite à ce qu'Emily considère comme des changements dans la personnalité et la conduite du Chérif. L'auteur signale l'influence délétère d'un personnage de nationalité française qu'elle ne nomme pas.¹⁸ Ces changements se traduisent par une dégradation des relations entre Emily et son époux qui en arrivent à la séparation, puis au divorce. Un certain nombre de faits accompagnent, attisent, expliquent la crise : la *phobie* grandissante de l'attentat chez le Chérif qui craint pour sa vie et croit que le pouvoir ou certains milieux liés au pouvoir veulent l'éliminer physiquement et dont le comportement suivant le témoignage de son épouse devient totalement irrationnel ; la *prodigalité* du Chérif qui paraît tenté, sous l'influence de la personne étrangère dont nous avons parlé et de quelques membres de la famille, de dilapider ses biens en s'engageant à son insu dans des transactions financières avec des personnages véreux¹⁹ ; la désaffection du Chérif pour Emily, ce qui le conduit à

¹⁴ Il lui donne à choisir le prénom de leur premier enfant sachant, dit-elle, qu'il savait que les Européennes ont leur mot à dire en ce genre de choses.

¹⁵ « Le Chérif comme d'habitude donnait son accord à tout ce que je faisais, spécialement quand il s'agissait des enfants. » (*Idem*, 125).

¹⁶ C'est nous qui soulignons.

¹⁷ Ce terme, elle l'emploie une seule fois dans le texte en parlant d'une ville « civilisée » quand elle évoque l'éventualité d'un voyage en Algérie pour donner la possibilité à son fils de voir une ville européenne. (*Idem*, 364) : « au cours de l'été 1907 je promis de rejoindre Moulay Ali qui se trouvait en Algérie, pour permettre à mes deux petits-fils de voir une *ville civilisée* et de voyager en train. » C'est nous qui soulignons.

¹⁸ Voir le chapitre « Débuts des problèmes familiaux ».

¹⁹ Emily prétend que grâce à sa perspicacité et à sa vigilance, et afin de préserver les intérêts de sa famille et de ses enfants, elle a réussi à déjouer toutes les manœuvres louches visant à entraîner le Chérif dans des spéculations et des opérations financières catastrophiques.

tenter de séparer les enfants de leur mère et à prendre une de leurs servantes comme épouse, ce qui entraîne *ipso facto* le divorce avec l'Anglaise.²⁰

En rapport avec cette période, l'image du Chérif change pour Emily qui devient critique quand elle parle de son compagnon. Elle regrette alors que cet homme qu'elle trouve plus intelligent que ses compatriotes prenne « une voie qui le menait à la ruine et s'abandonner à des influences irrationnelles qu'aucun raisonnement ni aucune conviction ne pouvaient contrebalancer. » (*Idem*, 285)

Ce n'est pas pour leur caractère anecdotique que nous évoquons ces faits. En réalité nous sommes toujours dans le sujet et nous analysons ici, les relations avec le Chérif toujours dans la perspective qui est la nôtre, celle des rapports avec l'Autre et de la représentation qui en est donnée par une personne étrangère qui juge à partir de sa culture. Une culture en juge une autre, différente, en fonction de ses cadres mentaux et sociaux ou de ses catégories. Dans ce sens, et maintenant que des contradictions ont surgi entre eux laissant apparaître des écarts culturels, Keene soulignant la très grande différence entre elle et son époux et justifiant la patience dont elle faisait preuve avec lui, explique : « il était le père de mes enfants. Et après tout, il était un étranger, avec des idées, des manières, des habitudes différentes des miennes. » (*Idem*, 294) Dans un autre passage elle tente d'expliquer le comportement du Chérif qui se sent persécuté en utilisant presque les mêmes arguments et en mettant en avant un facteur de psychologie collective spécifique aux Maures : « avec le Chérif c'était tellement différent de ce que cela aurait été avec un Européen. Les idées, les manières et les habitudes des Maures leur font appréhender les choses tellement différemment de nous. Leur imagination est des plus débordantes et ils tirent des conclusions précipitamment avant d'avoir pleinement conscience du sujet en question. » (*Idem*, 305)

On le voit donc, Emily, après le différend qui éclate entre elle et le Chérif, produira un discours qui fait prévaloir dans la personnalité de son conjoint la différence à la place des affinités et des ressemblances. Alors qu'elle avait tendance à idéaliser celui-ci, à partir de la mésentente entre eux, elle jugera le Chérif autrement, mettant en avant ses défauts, voire ternissant son image. C'est ainsi qu'elle n'hésite plus à parler de « l'égoïsme inné de la race » (*Idem*, 297) ou de « lâcheté »²¹ à propos de son compagnon. Mais avec ces notations d'ordre psychologiques relatives à la santé mentale et psychique dans un contexte marqué par la peur de l'assassinat, nous nous éloignons de la question de la différence culturelle.

Si le Chérif dans le témoignage d'Emily occupe par la force des choses une grande place, le récit de cette dame anglaise nous offre aussi un tableau de la société marocaine avec ses mœurs, ses coutumes, ses croyances, etc.. Elle fait particulièrement un place de choix aux femmes avec lesquelles elle a eu des relations de proximité comme nous disons aujourd'hui.

2. *Objet privilégié d'observation : les femmes*

Beaucoup de pages du récit de Keene sont consacrées aux femmes auxquelles elle réserve un traitement particulier. Il faut rappeler et souligner ici l'état d'esprit positif de cette femme, son attitude d'ouverture, sa disposition à connaître, comprendre,

²⁰ La séparation ne sera pas définitive et le Chérif reprendra Keene comme épouse.

²¹ « Je suis désolée de dire que l'homme extraordinairement courageux qu'il était, sembla frôler la lâcheté. » (*Idem*, 278).

communiquer. Grâce à son mariage, elle s'est intégrée à la société autochtone et a tissé des relations très étroites, fortes, intenses, intimes avec les autres femmes. Elle a réussi à bien connaître les femmes marocaines, observant et étudiant leur caractère, leur psychologie, leurs mœurs, leur mode de penser, leurs idées, leur culture.

Ayant décidé assez tôt après son mariage d'apprendre l'arabe pour communiquer avec les gens et comprendre le monde autour d'elle, une fois qu'elle acquit une relative compétence linguistique, Keene projeta de créer des relations étroites et fortes avec des femmes autochtones. Elle décida ainsi de les recevoir chez elle et fixa une réception hebdomadaire réservée à la gent féminine. Signe de son ouverture et de son intégration, elle porte une robe marocaine pour la réception hebdomadaire. Mais ce ne fut pas l'unique cadre de contact avec les femmes marocaines puisque cette Anglaise, sociable et curieuse d'esprit, multiplie les contacts et les rapports avec elles dans les circonstances les plus diverses. Elle les observe dans leur vie quotidienne, dans leurs travaux, leurs diverses occupations, dans les fêtes, les différentes cérémonies, au cours de ses voyages, etc.. Comment apparaissent les femmes dans le récit de Keene ?

La représentation de la gent féminine révèle un regard critique et nous montre cependant en même temps des aspects positifs, ce qui nous entraîne loin des stéréotypes sur la société autochtone qui marquent la littérature des voyageurs et voyageuses étrangers qui ont écrit sur notre pays. Nous voulons ainsi dégager les aspects saillants de l'image que Keene construit sur les femmes.

L'épouse du Chérif trouve les Marocaines quelque peu envahissantes quand on tente de s'ouvrir sur elles ; ainsi quand elle décide quelques années après son mariage de les recevoir dans sa maison, l'expérience se révèle décevante, car elle se rend compte rapidement que les visites se font quotidiennes et deviennent continuelles à longueur de journées ce qui lui laisse peu de temps pour vaquer à ses autres activités. Aussi décide-t-elle de leur réserver un jour par semaine.

Ses contacts et ses relations avec les femmes l'ont amenée à découvrir qu'elles sont très limitées, incultes, superficielles ; ainsi elles peuvent difficilement soutenir une conversation intéressante : « la conversation avec une dame maure est très difficile. Une fois que l'on s'est enquis de la santé de la famille, ou que l'on a exprimé de l'admiration pour une nouvelle robe ou un nouveau foulard, il ne reste plus rien à dire. » (*Idem*, 151) Keene note plusieurs autres défauts chez les femmes marocaines ; elle souligne notamment la « médisance » qui est « très répandue », l'indiscrétion et le commérage, la futilité, une imagination très fertile voire débordante –trait d'ailleurs, selon elle, commun à l'ensemble des Marocains. Elles ne savent pas conduire une conversation constructive et ne savent donc pas vraiment communiquer, puisqu'elles parlent toutes en même temps, personne n'écoutant l'autre ; il s'ensuit, selon elle, une cacophonie générale qui empêche de déterminer vraiment le sujet de la discussion. Keene remarque d'autres traits négatifs tels que la curiosité malsaine, la promiscuité et le non-respect de l'intimité²², l'exubérance qui atteint des degrés qui la rend gênante. Pour elle, les Marocaines manquent aussi du sens ou de l'esprit d'organisation, ce qui oblige à ne pas leur donner l'initiative mais plutôt à les

²² Dans un passage de son récit après avoir souligné l'hospitalité des femmes maures, elle ajoute « les femmes arabes sont très curieuses, et l'intimité n'est que peu respectée par elles. Elles ne connaissent rien d'autre, aussi ne faut-il pas être vexé, car elles sont bien intentionnées. » (*Idem*, 227)

diriger.²³ Elle trouve les femmes très bruyantes à l'occasion des fêtes notamment²⁴, très exaltées et émotives et portées à l'hystérie lors d'événements tragiques et particulièrement dans les deuils.²⁵ A un autre plan elle parle de l'ignorance très répandue parmi les femmes, de leurs superstitions, des croyances saugrenues qui expliquent leur conduite, ainsi que des pratiques sociales diverses.²⁶ Ces traits ont d'ailleurs des conséquences néfastes puisque cette ignorance entraîne des accidents voire des pertes en vies humaines. E. Keene évoque ainsi le grave problème de l'éducation qui témoigne à ses yeux des carences chez les femmes.²⁷

Cependant Emily ne notent pas que les défauts. Elle reconnaît par exemple que les femmes font preuve d'un grand sens de l'observation ; étant, selon elle, très « observatrices », elle ont du jugement et formulent des critiques pertinentes. (*Idem*, 151) Elle souligne leur hospitalité et en notant qu'elles font preuve d'indiscrétion, elle ajoute toutefois qu'elles « sont bien intentionnées ». Elle signale également la grande propreté des femmes.²⁸ Par ailleurs Keene montre bien que les femmes sont disposées aux réformes, acceptent le progrès. C'est ainsi que beaucoup d'entre elles suivent ses conseils en matière d'hygiène, d'alimentation des nourrissons etc.. Cette femme qui a introduit et répandu

²³ « Bien qu'elles soient en règle générale excellentes à leur façon, elles n'ont pas de méthode, et font beaucoup mieux quand elles sont dirigées. » (*Idem*, 254) Dans un autre passage elle note : « faire partir une trentaine de femmes pour un voyage est une entreprise qu'aucune Européenne ne peut jamais comprendre. Il n'y a aucun ordre. L'excitation les rend folles. Elles se chamailleront pour un rien à un moment critique... » (*Idem*, 178)

²⁴ Elle note dans ce sens : « le bruit est la seule chose que je ne peux empêcher et je supporte mal ses effets, même si un Européen peut les trouver amusant. » (*Idem*, 353)

²⁵ Elle raconte avec force détails les scènes pénibles des manifestations de deuil à la suite de la mort de la fille du Chérif, jeune mariée, morte en couches, qui suscite des manifestations d'hystérie collective qui gêne beaucoup l'auteur. « Le spectacle dans le hall était indescriptible. Des femmes avaient des convulsions hystériques, leurs corps se tordaient, leurs visages étaient parfois couverts de sang venant de profondes griffures le plus souvent faites avec leurs ongles, ou ceux des autres. Leurs poitrines étaient dénudées et elles se frappaient jusqu'à ce que la poitrine soit une masse d'ecchymoses, car dans leur douleur frénétique elles avaient perdu tout contrôle sur elles mêmes. (...) » (*Idem*, 214). Lors de la mort du Chérif on assiste à des manifestations d'hystérie collective encore plus impressionnantes décrites par l'auteur, très choquée d'assister à des scènes pareilles : « les visages horriblement griffés, la poitrine et les vêtements déchirés, et leurs têtes échevelées. » ; « les hurlements dans la maison me démoralisèrent complètement et il n'y avait aucune possibilité d'échapper aux bruits et aux cris. » ; « les hommes sanglotaient (...) les femmes devenaient hystériques et s'arrachaient les cheveux dans les rues » (*Idem*, 313 et 314). Keene n'arrive pas à comprendre ces expressions exagérées, si on compare avec ce qui se passe en Europe où on garde lors des deuils un comportement digne.

²⁶ Keene juge –comme c'est naturel– certaines coutumes chez les femmes « curieuses ». Elle raconte, ayant assisté à des accouchements, combien elle fut choquée par plusieurs choses qu'elle a observées. Elle constate ainsi les mauvaises conditions dans lesquelles a lieu l'accouchement, ce qu'elle appelle des « désagréments » : une pièce mal aérée, déficit de moyens, les seuls accessoires disponibles montrent, selon elle, qu'on s'en remet totalement en ce genre d'événements à Dieu et aux saints, une atmosphère de mysticisme prédomine.

²⁷ En matière de religion elle souligne que la plupart des femmes sont ignorantes et se contentent d'imiter sans comprendre leurs parents : « l'ignorance parmi les femmes est déplorable. Ensuite vient automatiquement la routine de leur religion, mais quatre vingt dix neuf pour cent n'ont aucune connaissance théologique à part ce qu'elles apprennent de leurs pères, frères ou maris. » (*Idem*, 354) En matière d'éducation, d'hygiène, de soins etc., elle déplore la même ignorance et des croyances extravagantes en vogue parmi les femmes. Elle souligne les « méthodes primitives » en cours pour soigner les maladies, ce qui cause beaucoup de mortalité (*Idem*, 127 et 362). Parmi ces croyances bizarres, la pratique répandue parmi les femmes d'attacher la tête du nourrisson à la naissance de crainte que le « cerveau ne se déplace » ! (*Idem*, 127).

²⁸ « Dans leurs travaux culinaires les Maures, en règle générale sont extrêmement propres. » (*Idem*, 151) Elle souligne qu'avant les repas les gens se lavent bien les mains.

l'usage du vaccin réussit à avoir une influence bénéfique –notamment grâce à l'intervention décisive du Chérif– sur les mentalités malgré des réserves et des méfiances diverses au début.

Son récit souligne ces changements positifs, et par suite la disposition des gens, notamment des femmes, à accepter les innovations qui prouvent leurs bienfaits, nous sommes ainsi devant une société montrant une attitude d'ouverture sur tout ce qui représente une avancée vers l'amélioration des conditions de vie ; nous sommes aux antipodes d'une société absolument figée, fermée jusqu'au fanatisme comme on a voulu le montrer, frileuse vis à vis de tout ce qui vient de l'étranger, même si l'utilité en est attestée. Keene souligne à plusieurs reprises dans son récit, qui couvre une période d'une quarantaine d'années, l'évolution de la société marocaine et notamment des femmes vers des horizons meilleurs, ouverture vers l'éducation, l'hygiène, etc..

Souvent elle compare dans le fil de son récit la situation entre ce qui a existé il y a plusieurs décennies –ses premières années au Maroc– et l'époque où elle écrit. Citons ce passage, entre autres : « j'ai des doutes quant au fait que mes suggestions soient toutes respectées, mais la situation des nourrissons s'est tout de même beaucoup améliorée et la mortalité infantile a considérablement diminué en comparaison d'il y a trente ans. » (*Idem*, 353) Keene conclue ainsi à l'évolution des mentalités : parlant des progrès de l'hygiène au sein de la population elle écrit : « ils (les gens) sont maintenant convaincus que les missionnaires sont tout à fait capables de faire les mêmes bons offices que les saints, la baraka en moins. » (*Idem*, 134)

Comme nous le voyons, l'attitude de Keene contraste avec la manière dont les autres voyageurs étrangers à la même époque traite des réalités marocaines dans leur divers témoignages. Cette Anglaise, fait preuve du sens de la mesure, de la justesse dans beaucoup de ces jugements, d'une certaine objectivité, du genre de celle qui prévaut chez les ethnologues qui préconisent et veillent à avoir une attitude d'ouverture sur autrui, susceptible de leur permettre de comprendre les sociétés qu'ils observent et étudient. Certes Keene regarde avec l'œil d'une observatrice critique, jugeant les choses d'un point de vue où prédomine l'ethnocentrisme, mais cela étant, elle parle des Marocains et Marocaines comme d'êtres qu'elle aime, qu'elle estime, qu'elle veut aider suivant ses conceptions et convictions afin qu'ils aient une vie meilleure et cela sans autre arrière pensée que celle de vouloir répandre le bien autour d'elle et faire partager aux autres ce qu'elle considère comme étant juste, vrai et bon. Elle nous peint des citoyens d'une région du monde, dont elle ne partage pas la culture, dans leur humanité, avec leurs défauts mais aussi leurs qualités, comme des êtres ayant leur propre vision du monde et de l'homme, leurs mœurs, qu'elle ne comprend pas parfois, mais qu'elle respecte. Car ce qu'elle semble viser, c'est d'aider les autochtones à réformer leur vie pour améliorer leur sort conformément même à l'esprit et la lettre de leur propre religion. C'est ainsi que nous pouvons interpréter la position de cette Anglaise. Cette dame de confession anglicane écrit : « beaucoup des préceptes (de l'islam) sont très beaux : s'ils étaient suivis, comme les gens seraient heureux. Mais hélas ! la pratique est aux antipodes de la doctrine de l'islam. »²⁹ (*Idem*, 362)

²⁹ (*Idem*, 362). Commentant les visées et l'entreprise ses missionnaires qui cherchent sous couvert de l'action humanitaire à convertir les autochtones, elle juge que : « l'effort pour convertir est une grande erreur de jugement. » (*Idem*, 11)

Le récit de Keene nous montre que l'auteur n'a pas adopté une perspective étroitement biographique, focalisé uniquement sur sa personne et ses proches. Il s'apparente en fait, par de nombreuses pages, à un texte de caractère ethnographique où sont décrits les modes de vie et de penser des autochtones. Il témoigne de l'ouverture de cette étrangère curieuse, sociable, et douée d'un grand sens de la communication. Elle a pu ainsi grâce à son ouverture sur les femmes qu'elle observait, qu'elle fréquentait, qu'elle interrogeait, connaître en profondeur la gent féminine sur laquelle elle nous laisse donc les analyses, les observations et les réflexions dont nous avons analysé les éléments les plus saillants. En fait Keene était curieuse de comprendre tout ce qui se passait autour d'elle, et par suite était attentive à l'ensemble de la société autochtone. Aussi après avoir vu comment les femmes sont représentées dans son récit je voudrai aborder maintenant le regard qu'elle porte sur la société en général.

3. *Regard sur la société marocaine*

Le récit de Keene contient une foule d'observations et de descriptions plus ou moins longues, assorties parfois de réflexions et de jugements personnels sur les réalités sociales au Maroc de la fin du XIXème et du début du XXème siècles. Elles touchent à la religion et aux pratiques religieuses, aux croyances, à la culture et aux mentalités, aux mœurs, aux coutumes etc.. En un mot nous avons un tableau présentant force détails sur la vie et les mentalités de nos compatriotes à la veille du Protectorat, tableau dressé par une observatrice avisée et critique qui laisse un texte qui s'apparente à un véritable document ethnographique d'une richesse et d'une portée indiscutables. Nous nous proposons donc de dégager les aspects les plus saillants de la représentation que l'auteur nous donne de notre société à cette époque.

Nous commencerons par la religion, en raison de l'importance du facteur religieux dans les structures mentales, culturelles et sociales de la société marocaine. Keene a accordé de fait une grande attention aux aspects relatifs à la foi et aux croyances et aux attitudes qu'elles régissent, aux superstitions, aux diverses pratiques religieuses ou mystiques. Cela s'impose d'autant plus que le mari d'Emily est une personnalité investie d'un statut et d'un rôle spirituel. Chef d'un grande confrérie, il représente un islam mystique et populaire dans une société où la religiosité est profondément ancrée dans les esprits et les mœurs. Descendant du Prophète, il est, dans l'esprit des gens, investi de pouvoirs surnaturels et source intarissable de bénédiction en raison de la *baraka* qu'il est supposé détenir. Il est considéré comme un saint dont on écoute avec attention, respect et piété les propos, qui peut apporter le réconfort, le soulagement aux souffrances, le remède aux maladies, la solution aux problèmes, la bénédiction et la prospérité aux gens. On vénère le Chérif et on attend beaucoup de lui.

Keene qui vécut à ses côtés et l'a souvent accompagné dans ses déplacements a été amenée à observer les sentiments et le comportement de la population à son égard comme un phénomène particulier lié à la religiosité musulmane. Keene souligne que les Chorfa d'Ouezzane sont l'objet « d'une grande vénération ». Celle-ci s'explique par la noble lignée de la famille qui descend du Prophète et qui est censée détenir la *baraka*, par le bien émanant d'eux en abondance, par la piété du chef spirituel, par le rôle caritatif et social que joue le Chef de la confrérie par le biais notamment de l'institution de *Dar Damana*, l'*Asile*, qui assure aux Chorfa d'Ouezzane un immense prestige et rayonnement. On attribue à Hadj

Sidi Larbi, le défunt père de l'époux d'Emily, des pouvoirs miraculeux qui ont nourri l'imaginaire social. Keene cite quelques unes des « nombreuses légendes merveilleuses » qui ont cours sur ses prodiges. Son époux, aux yeux des gens, détient aussi ces mêmes pouvoirs.

Cependant ce qui a surtout frappé l'attention et l'imagination de Keene, c'est la ferveur avec laquelle les masses aiment le Chérif. Elle a assisté souvent aux manifestations suscitées par le passage du Chérif dans une région, dans les campagnes ou dans les villes. La première fois qu'elle assiste à ce genre de scènes, Emily est profondément surprise et fascinée par le spectacle des foules en délire et en extase devant son époux qu'il cherche par tous les moyens à voir, à aborder, à toucher. Les manifestations d'hystérie collective, les débordements, les bousculades, les mouvements de foules inconsiderés la remuent. Tout ceci est insolite pour elle, car n'ayant jamais connu ce genre de phénomène dans son pays, elle n'imaginait pas que la popularité, le prestige et le charisme du Chérif en tant que chef spirituel d'une confrérie pussent atteindre de tels degrés.

Lors du premier voyage qu'elle effectue avec le Chérif hors du Maroc, en Algérie, elle découvre ainsi le poids de son époux, les sentiments qu'il inspire aux indigènes et les manifestations paroxystiques d'allégresse et d'enthousiasme irréflecti : « cela me tombait dessus et je me retrouvais mariée à un homme qui jouissait d'une influence et d'un charisme que je n'imaginai pas un instant qu'il possédât ». (*Idem*, 90) A Oran, le Chérif et sa suite sont accueillis par une « foule frénétique » et incontrôlable qui envahit au grand dam du propriétaire l'hôtel où ils descendent. Les gens n'acceptent de quitter les lieux qu'après avoir obtenu du Chérif la promesse et l'assurance d'être reçus en groupe pour les bénir. Elle assiste alors à « des scènes extraordinaires », et observe d'une fenêtre « avec fascination cette foule hétéroclite – tout était nouveau, si différent de ce qu'(elle) avait vu ou lu auparavant. » (*Idem*, 93) Elle découvre notamment les dons en nature et en argent que les gens présentent au Chérif et à sa famille et qui la choquent.³⁰ Ces scènes et ces manifestations se passent souvent quand le Chérif est en visite quelque part, au Maroc ou dans les pays voisins.

Mais ce qui l'impressionne et l'émeut surtout dans le comportement des foules, c'est cette frénésie, cette hystérie qui fait perdre aux gens toute maîtrise de soi, qui annihile toute rationalité. L'état second, la transe, l'extase et l'irrationalité les conduisent à des actes inconsiderés. Ils commettent des imprudences inouïes pour approcher le Chérif au risque de se blesser gravement ou de se tuer. Lors d'un voyage à Oujda, elle raconte : « alors que nous nous approchions de notre destination, la foule devint plus dense et les gens ne semblaient pas se préoccuper du fait que les animaux les piétinaient ; ils mourraient pour voir leur chef religieux. Si c'était écrit telle serait leur destinée. » (*Idem*, 115) Keene impressionnée, raconte avec force détails les scènes d'enthousiasme irréflecti et aveugle dont elle est le témoin : leurs habits déchirés, leur cheval meurtri dont on arrache les poils pour la baraka, la terre foulée par eux qu'on emporte, avec laquelle on se frotte le corps ou que certains mangent, les bousculades, les coups et blessures parce qu'on recourt à l'usage de gourdins pour calmer les gens etc. ! « La frénésie de la population, au delà de toute imagination ne peut être décrite » (*Idem*), commente-t-elle. Du côté de Tlemcen, en Algérie, cet enthousiasme aveugle et irréflecti provoque « plusieurs accidents ».

³⁰ Elle raconte une anecdote concernant un Caïd qui lui impose une somme d'argent, ce qui la choque énormément. (*Idem*, 93-94).

Imprudents jusqu'à la témérité ou l'inconscience, les gens prennent des risques, bravant et affrontant les dangers pour pouvoir s'approcher du Chérif et provoquent même des « horreurs ». ³¹ Les foules suivent le cortège du Chérif sur des kilomètres jusqu'à tomber d'épuisement ; parfois l'armée est réquisitionnée pour permettre le passage de leur convoi. Vivre ce genre de scènes est un véritable « supplice » (*Idem*, 120) commente Emily qui finira avec le temps par s'habituer à ces phénomènes qui, conclue-t-elle avec philosophie, sont des « manifestations habituelles parmi les Arabes. » (*Idem*)

Ce qui frappe son attention par ailleurs, lors de ces rencontres avec les gens à la recherche de contact et de communication avec le Chérif, ce sont les présents et surtout les dons d'argent. Elle est choquée et indignée par ces pratiques contraire à sa morale, d'autant que les gens, la considérant comme membre de la famille chérifienne, lui imposent à elle aussi de l'argent. Et si en fin de compte elle accepte malgré elle, sous la demande insistante du Chérif, c'est pour ne pas fâcher celui-ci qui lui explique que « c'(est) la tradition » et qu'il ne faut pas offenser les gens.

En épousant un chef de confrérie de l'envergure du Chérif qui était à la tête d'une institution très particulière et célèbre au Maroc, la fameuse *Dar Damana* ou *D'mana*, qui se traduit littéralement par *Maison de la Garantie*, et qu'il faut traduire, étant donné ses fonctions, plutôt par *l'Asile*, Keene s'exposait à une vie très perturbée et agitée en raison de la lourde et intense activité générée par les services octroyés par cette illustre organisation. En effet nous sommes dans un pays où les zaouiâs (confréries) occupaient une grande place au sein d'une société de grande religiosité ou de grande ferveur religieuse, où les superstitions sont très répandues et l'emportent sur la foi, ³² où les abus et les injustices sociaux obligent à recourir aux contre-pouvoirs, où les confréries et notamment celle d'Ouezzane jouaient un rôle social consistant à soulager les misères, à donner de l'espoir aux malades, à redresser les torts et réparer les injustices, à aider les malheureux à vivre, à intercéder auprès des autorités, etc.. D'autant plus que la particularité de la confrérie d'Ouezzane est d'avoir créé l'institution de *Dar D'mana* qui est un espace où toutes les victimes espèrent trouver un réconfort, une réparation, une aide, une intervention, une intercession etc.. Dans une société malade justement, *Dar D'mana* ou *l'Asile* draine vers elle beaucoup de visiteurs en quête de solutions pour leurs problèmes ou leur griefs.

Or la résidence du Chérif abritait en même temps cet espace public où abondent les visiteurs qui viennent y passer dans certains cas plusieurs jours, jusqu'à la résolution de leurs cas. On peut imaginer alors les sentiments de cette jeune Anglaise habituée à un autre rythme de vie, où l'espace privé est strictement respecté, où l'intimité préservée et la tranquillité assurée et qui va se trouver confrontée à une foule de personnes dans une

³¹ « Une femme passa à moitié à travers la fenêtre de la diligence avec un bébé sur son dos. L'enfant aurait pu être écrasé, si ma sœur ne s'était pas portée promptement au secours de la femme tirée en arrière par des personnes sur la route. » « Un homme passa sa tête par la fenêtre et bien que méchamment blessé se cramponna jusqu'à ce qu'il eut touché le Chérif, un autre eut le pied écrasé. Mais assez de ces horreurs ! » (*Idem*, 120)

³² Citons ici le jugement très clairvoyant d'une autre européenne qui a beaucoup aimé le Maroc, patrie d'adoption pour elle, qui a vécu à Tanger, elle aussi, Elisa Chimenti très fine observatrice des réalités locales et qui, dans un récit inédit, présente ainsi le rapport des autochtones avec la religion : « la lettre plus que l'esprit du Coran, –moins de croyances que de rites et moins de rites que de superstitions. Sentiment religieux fort, implacable, fanatisme né de l'ambition qu'eut l'Espagne de donner à l'Eglise ces empires des Africains blancs, immobilisation du passé, dédain du présent, indifférence de l'avenir ». Texte dactylographié de 1937 (inédit) intitulé *Souvenirs d'une Tangéroise*. (p.7)

maison qui ne désemplit pas, sollicitant avec insistance une aide précieuse. Keene se trouvait donc devant non seulement de grandes responsabilités de gestion et d'intendance mais aussi face à des situations inhabituelles pour elle, à des pratiques insolites et à des mentalités étranges pour elle!³³ Cette position qui lui permettait d'être en contact avec des foules innombrables à travers cet espace lui a permis également de connaître très bien la société marocaine et notamment les rapports des nationaux avec le sacré, à quoi il faut ajouter aussi ses fréquents déplacements avec son époux, sollicité à droite et à gauche non seulement au Maroc mais aussi en Algérie ce qui l'amenait à observer et à analyser une société pour savoir comment elle pense, agit, vit sa foi etc..

Ce qui a frappé par ailleurs son attention concernant toujours cette question des rapports avec les croyances c'est un trait, selon elle, très répandu : les superstitions. « Les femmes particulièrement sont très superstitieuses. Le Chérif ne l'était pas du tout, bien que je connaisse beaucoup d'hommes qui croient absolument à cette influence (celle du mauvais œil), lui attribuant la maladie et d'autres désastres. » (*Idem*, 77) Au cours d'un voyage qu'elle effectue dans le Rif elle revient avec ces observations qui abondent dans le même sens et qui sont appuyées sur des faits qu'elle détaille : « les superstitions sont répandues partout dans le pays » ; la croyance notamment au « pouvoir du mauvais œil » va jusqu'au point d'expliquer tous les déboires et malheurs ; elle a noté également nombre de « coutumes curieuses », ainsi les gens ne prononcent pas le chiffre cinq, on ne soufflent jamais sur une bougie, les talismans sont prisés, la voyance est en vogue, les maladies nerveuses et l'hystérie sont toutes attribuées au démon etc..

Elle ne manque pas non plus de souligner évidemment un trait très récurrent, celui du fatalisme. Cet état d'esprit ou attitude très répandu, légitime aux yeux des nationaux tout ce qui leur arrive, leur permet de tout expliquer, et les aide à tout accepter. Ainsi elle note que les gens étant incultes, ils préfèrent toujours s'en remettre au sort et à ce qu'ils appellent le destin ; aussi pour eux « les maladies sont considérées comme naturelles », il faut comprendre évidemment fatales ou inévitables.³⁴ Elle fait la même constatation au sujet de nombreuses personnes qui, pour s'approcher du Chérif, commettent des imprudences inouïes et qui considèrent que si un malheur leur arrive c'est parce que « c'est écrit ».

A côté de ce fatalisme très répandu parmi la population, Keene relève l'esprit d'intolérance, la méfiance vis à vis des étrangers et le rejet de tout ce qui est européen. Elle raconte notamment une expérience qui sera riche pour elle d'enseignement, l'échaudera pour le restant de sa vie et l'amènera à faire preuve d'une grande prudence pour tout ce qui touche à la religion et au respect des habitudes et coutumes des Marocains. L'anecdote est assez révélatrice de l'étroitesse d'esprit de certains indigènes. Au début de son mariage, elle réussit à convaincre le Chérif à faire venir sa fille (Lalla Héba) d'un précédent mariage pour qu'elle vive chez eux. Keene était disposée à prendre en charge l'éducation de cette orpheline de mère. Cependant ayant jugé bon de l'habiller à l'européenne et de lui donner

³³ Evoquant un des aspects du fonctionnement de la zaouïa, Keene écrit : « trois jours sont censés être la limite de ces visites, et la seule façon de leur indiquer que vous êtes gênés par leur présence est de diminuer la quantité et la qualité de leur nourriture. Mais même ainsi, il y a en qui sont trop obtus pour saisir ce message. » (*Idem*, 61)

³⁴ Elle fait cette réflexion quand elle décide d'avoir une maison privée qui ne soit pas ouverte au public, comme à Dar D'mana, car les maladies circulent avec les nombreux visiteurs, ce qui la préoccupe car elle craint que son bébé n'attrape quelque affection.

une éducation européenne (cours d'anglais, de piano), elle suscita la réprobation de leur entourage, membres de la famille et domestiques, qui protestèrent contre les changements opérés chez la jeune fille, les considérant comme les signes d'une « apostasie » ! Cet incident conduisit le Chérif à intervenir pour remettre de l'ordre dans les affaires familiales en mettant fin à ces remous. Il demanda à Keene de renoncer à son œuvre éducatrice. Elle raconte à ce sujet : « des années après, j'appris de Lalla Heba elle-même ce qu'elle avait enduré de la part de son entourage. Ils la couvraient de sarcasmes, en disant qu'elle s'était convertie au christianisme, car son adoption des coutumes européennes était interprétée par sa suite ignorante, comme un premier pas vers une apostasie. En ce temps là, mon ignorance totale de la langue arabe empêchait un tel discours et, depuis que je suis devenue en quelque sorte compétente, je n'ai jamais essayé d'imposer mes opinions aux musulmans. J'ai toujours répondu prudemment aux questions posées parfois sur des sujets religieux, et aujourd'hui encore, j'évite les polémiques de nature religieuse, bien que j'aie souvent blâmé ceux qui ne respectaient pas les principes qu'ils professaient. »³⁵

Consciente de ce fossé entre les nationaux et les étrangers, l'auteur a été amenée à observer cette attitude de méfiance et de rejet des Européens à plusieurs reprises. Lors d'un voyage dans le Rif où elle accompagne le Chérif, elle fait part de ses sentiments de malaise du fait de la présence avec eux d'un célèbre géographe français, Henri Duveyrier, qui menait une mission d'exploration, ce qui était susceptible de susciter la méfiance des autochtones et qui finit en effet par provoquer l'hostilité d'une tribu qui exigea le départ des Européens participant à cette entreprise.³⁶

Il convient ici de rappeler les circonstances historiques³⁷ qui éclairent ce genre d'attitudes vis à vis des étrangers de la part des autochtones dont les rapports étaient tendus avec les troupes espagnoles en garnison à Mèlilla, lesquelles n'hésitaient pas à intervenir dans les régions avoisinantes, l'Espagne convoitant d'occuper des zones considérées comme riches en minerais. D'une façon plus générale l'attitude de méfiance, voire l'hostilité des nationaux à l'égard des Européens étaient motivées par les appétits coloniaux aiguisés qui dominaient la politique étrangère des pays européens à la fin du XIXème siècle. On ne peut y voir à notre sens un rejet viscéral, passionnel des étrangers confinant à une espèce d'intolérance ou de fanatisme puisque une personne comme Keene, pourtant étrangère était non seulement acceptée mais bien traitée et honorée par les autochtones qui la considéraient en tant qu'épouse de Marocain comme une compatriote. En rapport avec le même incident elle témoigne : « après notre arrivée à Mèlilla, une lettre du Caïd de Goliyah arriva disant qu'il ne pouvait pas garantir la sécurité d'aucun Européen traversant le Rif. Le Chérif vint me voir pour discuter de la chose. Il était d'avis que l'on parte sur le champ, car à ce moment-là on supposait que j'étais également concernée par ces mises en garde. Mais

³⁵ Voir (*Idem*, 64 et sq).

³⁶ « Je n'étais pas très à l'aise quand de temps en temps des opérations de topographie étaient faites par notre invité, car j'appréhendais de possibles réactions négatives de la part des autochtones, étant donné que nous avions dans notre suite beaucoup d'étrangers que je ne pouvais pas contrôler comme notre personnel. » (253) De fait, quelques jours plus tard, E. Keene doit annoncer à Henri Duveyrier qu'il était *persona non grata* : « j'eus la tâche désagréable de transmettre cette information à Monsieur Duveyrier, en me sentant en même temps très désolée pour la profonde déception qu'il éprouverait. (...) Comme je l'avais craint, la libre utilisation d'un dispositif de topographie, précisément le jour précédant notre arrivée à Mèlilla, était la cause qui éveilla les soupçons des Rifains (...). » (*Idem*, 255)

³⁷ Voir note 4, l'opinion citée de Charles de Foucauld.

une deuxième lettre dissipa cette équivoque, elle souhaitait « mille fois la bienvenue à la mère de Moulay Ahmed » ». (*Idem*, 254-255)

Un autre exemple de cette méfiance pour tout objet ou produit d'origine européenne nous est fourni par Keene dans des circonstances différentes, quand les gens qu'elle connaît et à qui elle prodigue des soins médicaux, lui expriment leur méfiance pour les médicaments fabriqués à l'étranger et à plusieurs reprises des boîtes de comprimés lui « furent apportées afin d'assurer leur propriétaire qu'elles ne contenaient aucun poison, car on leur avait dit que le but des Chrétiens était d'anéantir tous les Mahométans. » (*Idem*, 132) Mais là encore l'analyse que nous faisons précédemment se révèle pertinente si l'on souligne que ce rejet n'est pas absolu et ne vise pas la totalité des étrangers en tant que tels, puisque ces mêmes autochtones recourent volontiers aux soins médicaux que leur donnait Emily Keene et se fient à son autorité pour les éclairer et les rassurer sur ces mêmes médicaments, comme le montre cette anecdote.³⁸

Keene par ailleurs a prêté une certaine attention à certains aspects de la vie sociale locale caractérisés, à ses yeux, par des excès, tels les diverses fêtes s'étalant sur plusieurs jours, très bruyantes³⁹, où se consomme beaucoup de nourriture, ou est utilisée une quantité impressionnante de poudre,⁴⁰ tels les repas pantagruéliques où l'on sert à longueur de journées des dizaines de plats divers, ce qui en fait, juge-t-elle « un calvaire » ou un « supplice » pour les estomacs, tels les cérémonies « épuisante(s) » (*Idem*, 317) de deuils marquées par les crises d'hystéries mais aussi par les interminables heures où les gens présentent leurs condoléances d'une façon qui lui paraît monotone à force d'entendre la répétition de la même formule. Ces us et coutumes lui paraissent très lourds et pénibles.

Il est un autre trait de la psychologie marocaine qui est souligné de façon récurrente par Keene dont l'attention a été frappée par l'imagination fertile des nationaux. Ceux-ci au lieu de considérer les choses de façon lucide, de chercher à analyser la situation, se laissent facilement et rapidement séduire par leur imagination extravagante. C'est pourquoi ils ont tendance à dramatiser, à exagérer, ce qui les rend incapables d'apprécier de façon objective la réalité.⁴¹ Ce trait, elle le signale à plusieurs reprises comme un défaut majeur des

³⁸ Citons entre autres passages relatifs à sa fonction « médicale » parmi la population autochtone celui-ci : « pendant des années les gens m'ont considérée comme faisant autorité pour leurs diverses maladies ». (132) Soulignons ici que Keene a mené une très grande et durable action en matière de vaccinations et de soins médicaux divers au profit des Marocains.

³⁹ « Le bruit est la seule chose au monde que je ne peux empêcher et je supporte mal ses effets, même si un Européen peut les trouver amusant. Immédiatement après l'annonce d'une naissance, éclatent les bruits des tambours, fifres, tams-tams, zahrits, battements de mains. Même au plus profond de la nuit, les Chorfas recourent à ces expressions de joie qui durent plus ou moins jusqu'au jour du baptême où ces bruits redoublent d'intensité. » (*Idem*, 350) On peut dire que les choses n'ont pas changé depuis.

⁴⁰ Utilisée dans les tirs, lors des fantasias.

⁴¹ Mais fait notable, Keene ne tombe pas dans un quelconque européocentrisme puisqu'elle note qu'un peuple comme les Espagnols ressemble beaucoup aux Maures notamment sur ce point. « Le Maure a une imagination extravagante et l'Espagnol de même ». Elles signalent d'autres traits communs. Ainsi les gens hurlent quand ils parlent, de même que ce sont des êtres portés aux extrêmes, passionnés, violents et versatiles ; ainsi pour quelque futile motif « ils se disputent en hurlant (et) on craint qu'ils n'en arrivent à quelques meurtre (puis) une demie heure après tout rentre dans le calme. » (*Idem*, 142). Mais sur ce point est-il besoin de souligner que nous sommes devant un stéréotype aussi bien s'agissant des Marocains que des Espagnols !

Marocains. Même le Chérif⁴² qu'elle considère comme différent de ses compatriotes et supérieur à eux en intelligence et en culture pêche par un excès d'imagination, ce qui, selon elle, explique son comportement extravagant et sa définitive dérive vers la fin de sa vie quand il se laissera abuser par de mauvais conseillers, maîtres en manipulation, qui, exploitant sa phobie de l'assassinat (il se croit persécuté par les agents de l'Etat) réussiront à le dominer entièrement. « Il semblait qu'une main inconnue se livrait à une méthode de persécution. Avec le Chérif c'était tellement différent de ce que cela aurait été avec un Européen. Les idées, les manières et les habitudes des Maures leur font appréhender les choses tellement différemment de nous. Leur imagination est plus débordante et ils tirent des conclusions précipitamment avant d'avoir pris pleinement conscience du sujet en question. » (*Idem*, 305)⁴³ Keene insiste dans son récit sur ce trait : « le Maure possède une imagination tellement vive qu'elle s'enflamme rapidement », ce qui, selon elle, provoque des problèmes graves entre les gens ; c'est ainsi que la suspicion existant entre la dynastie régnante et la famille d'Ouezzane s'explique en partie par cette trompeuse faculté, car elle était attisée par des courtisans intéressés qui « sans l'ombre d'un fondement » interprétaient certains gestes ou actions et faisaient des conjectures sur la base desquelles étaient fondées la campagne de persécution !

On pourrait ajouter ici une observation sur un trait qui frappe l'auteur qui prétend qu'il est commun à l'ensemble des Marocains, la tendance au verbiage et à l'inaction même dans les questions les plus graves, comme celles touchant à la politique. C'est ainsi que commentant des pourparlers entre le Sultan Moulay Hassan et le Chérif elle note : « les négociations s'éternisèrent comme c'est souvent le cas au Maroc où tout est reporté à « demain si Dieu le veut ». » Ce qui frappe donc cette Anglaise à l'esprit pratique, c'est le fait qu'on palabre beaucoup sans grand résultat, on ne va pas droit au but, on n'est pas pragmatique, le temps ne semblant avoir aucun valeur, on le gaspille sans retenue. Au delà du stéréotype, nous nous trouvons là devant deux types différents de cultures et de mentalités. Keene souligne également la « façon exagérée habituelle » des autochtones qui en rajoutent, surtout quand ils transmettent une information et qui ont tendance à dramatiser et à présenter généralement les choses avec beaucoup de subjectivité.⁴⁴

Nous nous contenterons de ces aspects que nous avons dégagé de la représentation que donne donc l'auteur de ceux qu'elle appelle les *Maures*. Mais ce qui est intéressant et remarquable dans le récit de Keene, c'est qu'elle réussit à rompre sur beaucoup de points avec le stéréotype et qu'elle nous montre une société dans sa diversité, avec d'autres aspects qui paraissent positifs, une société engagée dans une dynamique, non figée dans ses blocages, ses tares ou ses dysfonctionnements.

⁴² « C'était triste de voir cet homme éveillé, droit, bon époux et père dévoué, avec une intelligence bien supérieure à celle de la plupart de ses coreligionnaires, prendre une voie qui le menait à la ruine et s'abandonner à des influences irrationnelles qu'aucun raisonnement ni aucune conviction ne pouvaient contrebalancer. » (*Idem*, 285)

⁴³ Comme si en Europe il n'y avait pas de personnes sujettes à des névroses ou psychoses et des troubles de comportement d'ordre paranoïaque ! Le cas du Chérif d'ailleurs semble très particulier, puisque les craintes éprouvées sur sa vie ne semblent pas sans fondement.

⁴⁴ Dans le même sens, elle a l'occasion de se plaindre d'un de leur domestique, Mahmoud, fidèle entre les fidèles, qui à cause de cette tendance à déformer les choses en les rapportant fut à l'origine une fois d'un grave incident. Voir (*Idem*, 277). Mais Keene juge que c'est un trait collectif et que les gens ici ont pour manie de ne pas rapporter fidèlement les propos entendus !

Keene signale ainsi une nette évolution des mentalités dans un sens positif pour tout ce qui touche au problème de l'hygiène ou de l'éducation. Les gens sont perméables aux réformes qu'elle tente d'introduire avec l'appui du Chérif qui joue un rôle positif. Quand il s'agit de vacciner les enfants, s'il y a des résistances, « il suffisait pour lui de formuler cet avis pour que les gens m'amènent les enfants de tout âge qui avaient échappé au fléau ». (*Idem*, 133) Elle signale les progrès sensibles de la vaccination, les gens réagissant favorablement à ces campagnes de sensibilisation et de soin. Avec le temps beaucoup de personnes se sont mises à se présenter spontanément sollicitant les vaccins ; puis étant donné la forte demande, elle a dû organiser une formation d'aides-soignantes, ce qui montre bien l'évolution des mentalités : « ils sont maintenant convaincus que les missionnaires sont tout à fait capables de faire les mêmes bons offices que les saints, moins la baraka » (*Idem*, 134) dit-elle, avec ironie. De même, elle est consultée sur l'alimentation des enfants et grâce à son influence l'usage du biberon se répand. Elle constate l'effet positif de ses conseils quand elle désapprouve les mères qui donnent à leurs nourrissons du thé ou du café, leur conseillant de les nourrir avec du lait. Elle note qu'après une action soutenue de sa part la « situation des nourrissons s'est beaucoup améliorée et la mortalité infantile a considérablement diminué en comparaison d'il y a trente ans ». (*Idem*, 353) Au début de son séjour elle voyait les autochtones témoigner de la méfiance pour l'usage des médicaments d'origine européenne, mais elle souligne les changements notables qui se sont accomplis quand elle compare la situation des années quatre-vingt avec l'époque où elle écrit son récit (1910).⁴⁵ En matière d'hygiène elle constate les mêmes progrès ; alors que les femmes répugnaient à faire prendre des bains à leurs nourrissons, elle signale l'évolution des esprits avec le nombre croissant de « femmes sensées » qui font usage du savon et du gant pour laver régulièrement leurs bébés.

Témoin d'une société qui bouge, Keene signale parmi les personnes qu'elle a connues, des hommes partisans de réformes économiques, politiques et sociales. A commencer par son époux « impatient de voir beaucoup de réformes dans le pays ». Ses idées en la matière montrent que le développement pour lui, passait par la construction des infrastructures. Elle évoque « la largeur d'esprit » (*Idem*, 323) de certains personnages « érudits » qui semblent de résolus réformateurs à en juger par cette indication : « si à cette époque on avait connu au Maroc une chose comme le Parti des Jeunes Turcs, avec des hommes comme ceux sur lesquels je suis tombée, nous aurions pu développer un Parti des Jeunes Maures. » (*Idem*, 324)

Cette Anglaise était certes choquée par les retards accumulés et le conservatisme de la société marocaine. Le pays lui semblait paralysé. Cependant à ses yeux ce n'est pas la religion musulmane qui est en cause mais les mentalités. Son opinion, elle la résume ainsi : « beaucoup de préceptes (de l'islam) sont très beaux : s'ils étaient suivis, comme les gens seraient heureux. Mais hélas la pratique est aux antipodes de la doctrine de l'islam. le conservatisme de la foi islamique fait obstacle à tout progrès et doit expliquer la paralysie générale depuis des siècles. » (*Idem*, 355-356)

Nous terminerons par cette réflexion de Keene cette analyse de la représentation que nous donne Keene de la société marocaine de la fin du XIXème et du début du XXème siècles. Elle nous a permis de noter les faits de société et de civilisation, les traits de

⁴⁵ « Aujourd'hui, écrit-elle, on recherche de plus en plus l'aide médicale ». (*Idem*, 133)

mentalité, les croyances d'une communauté vue et jugée par une Européenne qui la regarde à partir de sa culture. Certes en tant qu'Anglaise, Keene ne pouvait pas comprendre ou admettre beaucoup de nos mœurs, de nos valeurs, mais nous trouvons dans beaucoup de ses réflexions, commentaires ou opinions des appréciations sur lesquelles nous pouvons converger avec elle, quand il est question notamment de la nécessité de réformes, de certaines interprétations de l'islam générant le fatalisme ou l'esprit d'intolérance, de certaines pratiques dénotant des abus ou un dérèglement social, des tares comme l'analphabétisme, du déficit d'hygiène, des superstitions etc..

Nous voulons terminer cette étude par une anecdote très révélatrice de l'esprit et de l'attitude de Keene à l'égard de notre pays. Européenne imbue naturellement de la supériorité de sa culture, Keene était cependant prédisposée à l'ouverture sur notre pays avec ses spécificités culturelles et sociales en portant sur la société autochtone un regard tolérant, compréhensif. Aussi ne partageait-elle pas beaucoup des préjugés qu'on trouvait à l'époque chez beaucoup de ses coreligionnaires. Quand après un séjour de quelques décennies au Maroc elle fait un voyage en Angleterre elle y rencontre un homme assez âgé qui lui raconte qu'il se trouvait en 1875⁴⁶ à Gibraltar et qu'il avait souhaité alors visiter Tanger, mais qu'on l'avait dissuadé de le faire, car il allait se trouver, lui avait-on dit, dans « un pays d'assassins » ! En réponse elle lui expliqua « qu'on lui avait donné une fausse impression. » (*Idem*, 348) Cette femme défendait ainsi le Maroc parce qu'elle l'avait connu de l'intérieur et non par ouïe dire ou à travers quelques impressions superficielles.

Le destin de Keene paraît singulier : une Anglaise qui accepte au XIX^e siècle d'épouser un Marocain, aussi prestigieux soit-il, et de se fixer dans un pays musulman. Aussi posons-nous cette question : pourquoi une étrangère choisit-elle d'affronter un pari si difficile qu'il paraît à certains comme une gageure ou une incroyable extravagance ?⁴⁷ C'est par la réponse à cette question que nous voulons conclure cette étude.

Conclusion :

Vivre au Maroc : avec quel dessein ?

Le choix d'Emily ne fut sans doute pas facile. Certes l'amour explique en partie la voie qu'elle choisit. La fascination du Chérif fut sans doute pour beaucoup dans sa décision. Sans doute aussi la tentation de vivre la réalisation d'un conte de fée : une Européenne de modeste condition épousant un *Prince* oriental.⁴⁸ Mais il y a, à mon avis, une autre raison qui fait accepter à Emily de vivre dans un pays étranger où beaucoup de défis l'attendaient. L'hypothèse que je formule est que cette femme intelligente était animée par un vaste dessein. Cette dame à la forte personnalité, aux idées claires et ambitieuses devait aussi avoir un *projet* dans la vie, structurant celle-ci et lui donnant un sens. Ce dessein, c'est ce que j'appellerai une action *civilisatrice*. Sans aucune connotation ou arrière-pensée coloniale. Keene qui, d'emblée, semble avoir aimé le Maroc a voulu sans doute y mener aux côtés de son mari et à travers lui ou grâce à lui une action en profondeur visant à réformer la société. Car il faut le souligner, la société marocaine, à l'instar des autres

⁴⁶ Donc deux années après son mariage avec le Chérif.

⁴⁷ C'était l'opinion de sa famille et de ses compatriotes.

⁴⁸ Le Chérif d'Ouezzane appartient à une famille chérifienne et descend du Sultan Moulay Idriss, fondateur de l'Etat marocain.

sociétés arabes et musulmanes, est alors un corps *malade*⁴⁹. Son projet de société apparaît en filigrane dans plusieurs lignes du récit mais elle le résume très bien dans un passage où évoquant la présence au Maroc d'hommes, qui comme le Chérif, avaient des idées modernes, aspiraient au progrès et désiraient des réformes politiques et sociales, elle fait allusion au mouvement des Jeunes Turcs⁵⁰. D'ailleurs si elle épouse le Chérif, c'est aussi parce qu'elle le trouve différent de ses compatriotes et porteur d'idées européennes. Son dessein transparait nettement dans les dernières lignes de son récit qu'elle conclue par ces mots : « Je termine là mon histoire (...). Je ne conseille à personne de suivre ma voie. En même temps je n'ai pas un seul regret. *Et j'espère que mes quarante années de vie parmi les Maures auront une influence bénéfique sur l'avenir.* »⁵¹

Références bibliographiques :

Keene, Emily: *My life story*. Editions Edward Arnold, Londres, 1911

Keene, Emily: *Histoire de ma vie* (Edition française établie par El Yamlahi Mohamed et Zemmouri Mohammed Saâd). Publications du GREMENORD, Tanger, 2001.

Chimenti, Elisa : *Souvenirs d'une Tangéroise* (Texte dactylographié inédit, consulté aux Archives de l'auteur au Consulat d'Italie à Tanger).

Foucauld (De), Charles : *Reconnaissance du Maroc* (1883-1884). Edition L'Harmattan, Paris, 1998.

Montesquieu (De), Charles Louis de Secondat : *Lettres persanes*, Edition Garnier Flammarion, Paris, 1995.

Pageaux, Daniel-Henri : *La Littérature générale et comparée*, Edition Armand Colin, Paris, 1994.

Saïd, Edward W. : *L'Orientalisme*, Edition du Seuil, 1997

Saïd, Edward W. : *Culture et impérialisme*, Edition Fayard Le Monde diplomatique, 2000.

⁴⁹ On qualifiait, comme chacun le sait, l'Empire Ottoman au XIXème siècle de *l'homme malade de l'Europe*.

⁵⁰ Qui amènera, rappelons-le, Mustapha Kemal au pouvoir en Turquie, au début du XX è siècle.

⁵¹ (*Idem*, 367). C'est nous qui soulignons.